

Une autre approche de la difficulté scolaire

À l'occasion de la sortie de leur livre *Rendre la parole aux élèves, Clés pour les accompagner sur les voies de la réussite* (Chronique Sociale, octobre 2013, 283 pages, 15,70 €), Martine Boncourt a interviewé ses auteurs Jean-Pierre Bourreau et Michèle Sanchez.

Martine Boncourt – *Je n'irai pas par quatre chemins : votre livre est lumineux ! Passionnant et d'une clarté totale. Commençons pourtant par des formules d'usage. Hors son titre, assez explicite mais sur lequel on reviendra quand même, de quoi parle-t-il ?*

Jean-Pierre Bourreau – Il parle d'une expérience menée auprès d'élèves en difficulté, au seuil de rupture (en 6e, en 2de professionnelle et générale), et d'élèves en voie de décrochage. Cette expérience est autre chose que ce qu'on fait d'ordinaire – soutien, aide au travail personnel, remédiation. Nous avons voulu expérimenter une autre façon de prendre en charge la difficulté scolaire en permettant à ces élèves-là de s'exprimer sur leur vécu scolaire et d'échanger sur leurs pratiques. Tout cela dans un contexte qui était aussi lié à notre statut à cette période-là : d'abord, à la marge du système, ensuite dans le cadre de l'accompagnement personnalisé.

MB – *Au départ, votre accompagnement s'adresse bien à des jeunes en difficulté...*

Michèle Sanchez – Oui, mais pas dans le handicap cognitif. On est dans la difficulté ordinaire qui est souvent le résultat de malentendus chez ces élèves de milieux défavorisés qui ont un rapport à l'école soit utilitariste, soit négatif, dans le pur et dur. C'est pour ça qu'on essaie de les faire réfléchir sur l'idée d'apprendre. Apprendre à l'école, ça veut dire quoi ? On essaie de clarifier avec eux cet aspect-là. Quels sont les gestes de l'étude qu'il faut avoir pour entrer dans les apprentissages et dans l'appropriation des savoirs scolaires...

MB – *...et vous pensez que l'on doit pouvoir généraliser à la population d'ensemble des élèves. Mais comment transférer le dispositif ?*

JPB – Nous préférons le terme « adapter » au terme « transférer ». Et puis, il ne s'agit pas d'adapter le dispositif mais la démarche d'accompagnement, avec en particulier tout ce qui a trait aux échanges de pratiques. Nous pensons

qu'adapter des éléments de notre démarche est parfaitement possible, dans le cadre d'un enseignement disciplinaire ordinaire. On l'a fait avec un collègue d'histoire et un prof de math qui ont bien voulu jouer le jeu. Ça fonctionne.

MB – *Rendre la parole aux élèves suppose qu'ils l'ont déjà eue ?...*

JPB – Notre premier titre était Donner la parole aux élèves en difficulté. Mais ce titre était trop plat, trop trivial. Il nous fallait l'idée de « prise sur » par l'élève.

MB – *« Rendre », c'est comme si par nature l'élève l'avait déjà, cette parole, qu'elle était potentiellement présente, qu'elle préexistait à toute entreprise éducative...*

JPB – C'est ça ! Mais elle a été confisquée par l'école. Depuis le début. En dehors, bien sûr, des pédagogies alternatives, comme la pédagogie Freinet que je connais un tout petit peu [*rires* : *Jean-Pierre Bourreau fait partie du GD 68 depuis plus de 40 ans.*], on ne laisse pas les élèves s'exprimer ou, quand on les laisse s'exprimer, c'est pour une parole formatée, avec des réponses attendues.

MB – *On peut entrer dans votre livre de différentes manières : par les titres des chapitres, par les clés, par les chroniques. Prenons l'exemple de la clé...*

JPB – La « clé » est un élément de notre démarche qui met le projecteur sur une ou plusieurs pratiques, le plus souvent adossées à un ou plusieurs outils. Chaque clé ne se limite pas de décrire la pratique ; elle en précise l'objectif, fournit les appuis théoriques et pédagogiques auxquels elle se réfère et explicite les enjeux. Mais elle fournit aussi d'autres pistes, fait partager au lecteur nos hypothèses, nos interrogations issues de notre propre réflexivité. Ainsi, l'enseignant peut à son tour s'aventurer, tâtonner et modifier peu à peu ses pratiques pour aller plus loin.

MS – Et il y a toujours le pendant en résonance, la manière dont l'élève s'est exprimé à ce sujet-là. Et c'est peut-être ce qui fait la force de notre ouvrage : on ne dit pas que c'est comme ça qu'il faut faire, mais : voilà ce que nous avons proposé et voilà comment les élèves ont réagi. Dans les chroniques, on montre comment toutes ces clés ont été orchestrées à travers les groupes d'élèves qu'on a pris en charge. Et nous analysons. Et cette analyse-là, ces commentaires nous ont permis de nous adapter au plus près des besoins des élèves et de la dynamique du groupe.

MB – *Un exemple de clé, le « Quoi de neuf ? ». Les lecteurs du NE connaissent bien... Parlez-nous plutôt d'autres clés...*

JPB – Le « Quoi de neuf » n'est pas une clé mais une pratique présentée dans la clé n° 3 : « Instaurer des rituels ». Dans la clé n° 2, il y a le photolangage qui permet aux élèves de se présenter en faisant part au groupe de leur ressenti et de leur rapport à l'école, en s'appuyant sur une photo qu'ils ont choisie comme représentative de leur état émotionnel du moment. Il y a aussi, dans la clé n° 5, ce que nous appelons la « pause réflexive » : les élèves sont invités à faire le point sur ce que leur a apporté, par exemple, une heure de cours. Nous leur demandons ainsi d'identifier la discipline, le sujet du cours, ce qu'ils ont retenu et, pour finir, d'essayer de dire ce que le professeur a voulu leur faire apprendre. Un autre point fort concerne, dans la clé n° 6, les « échanges de pratiques scolaires », pour partir de ce que font les élèves, concrètement. Concernant, par exemple, le travail personnel, nous proposons aux élèves de relater une situation récente dans laquelle ils ont eu du mal à effectuer le travail demandé par le professeur. Le temps d'écriture individuelle est suivi d'une présentation au groupe, avec questionnement d'explicitation, puis réflexion collective pour essayer de dégager les hypothèses de compréhension des difficultés rencontrées et, autant que faire se peut, proposer des pistes pour les surmonter.

MB – *Le dispositif que vous décrivez là est en place depuis cinq ans. Il a donc bien évolué au fil du temps et des expériences ?*

MS – Beaucoup, oui. Mais ce sont surtout les groupes avec lesquels ça n'a pas marché qui nous ont obligés à aller chercher d'autres outils. Certes on en sortait penauds, parfois pas fiers, très mal, ou même en colère tout simplement, mais c'est grâce à ces groupes-là qu'on a dû aller chercher autre chose et que cette autre chose a pu fonctionner. Et nous continuons aujourd'hui à explorer d'autres outils avec de nouveaux groupes d'élèves.

MB – *Pourriez-vous préciser vos « objectifs et finalités », pour employer une terminologie très Instructions Officielles ?*

MS – Au travers de telles activités, nous souhaitons permettre aux élèves de s'exprimer sur leur vécu scolaire et les amener à opérer un retour sur leurs pratiques scolaires et les savoirs en jeu dans les séquences d'enseignement-apprentissage. Par exemple, ils sont toujours déstabilisés par notre ultime question dans la pause réflexive qui est : « Pourquoi votre professeur vous a-t-il donné ce travail ? Qu'est-ce qu'il a bien voulu vous faire apprendre ? » Perplexité ! Pourquoi ? « C'est lui qui nous a donné ce travail. Nous, on s'est jamais posé la question pour le savoir... » C'est justement ce qui serait intéressant pour les élèves.

JPB – Avec le secret espoir de faire évoluer leur triple rapport à l'école, aux savoirs et à l'apprendre. Pour les élèves de 6e, l'école étant obligatoire, l'objectif est d'essayer de les réconcilier avec l'école. On n'a pas de réponse claire et définitive là-dessus. Avec des élèves de seconde qui ne sont plus soumis à l'obligation scolaire, on essaie de faire en sorte qu'ils puissent assumer leur choix, y compris celui de quitter l'école, lorsqu'ils pensent que leur voie est ailleurs. Mais qu'ils ne soient pas dans un rapport négatif ou uniquement utilitariste au savoir et surtout à la culture. Tu vois, on n'est pas dans une logique qui consiste à casser à tout prix les décrocheurs. Nous voudrions qu'ils puissent faire des choix aussi lucides que possible. C'est pour ça qu'on en arrive à questionner avec eux la notion même de réussite, une notion qui ne soit pas seulement associée à sa dimension scolaire.

MB – *Vous observez surtout que ce qui fait défaut à votre public, c'est une bonne connaissance des attentes institutionnelles. Cette méconnaissance de leur part se double d'une ignorance totale de leurs propres processus cognitifs. Ce qui donne une image d'eux-mêmes extrêmement dévalorisée. À cela s'ajoute encore une représentation du savoir et un rapport à ce savoir à la fois de répulsion et d'aliénation...*

JPB – Tout cela, ce sont des compétences ou des implicites qu'ils ne partagent pas, parce que dans leur milieu d'origine, ça n'a pas été appris. Dans les milieux populaires, ils n'ont pas ces codes-là, cette habitude de décrypter les attentes et les modes d'apprentissage. Donc c'est de cela que nous allons parler dans ces groupes pour recadrer, mais de façon indirecte, avec des médiations qui évitent le face à face et permettent le pas de côté. Histoire aussi de ne pas en prendre plein la figure. C'est vrai qu'on va parfois chercher là où ça fait mal. On est un peu embêtants avec nos questions.

MB – Vous bousculez des certitudes...

MS – Mais après ils disent que ça leur a quand même permis de réfléchir. La fameuse question : « Quoi de neuf depuis la semaine dernière ? – Rien ! Ici, j'ai rien à dire ! » Il n'y a même pas l'effort d'y réfléchir un tout petit peu. C'est du passé, le passé, ça ne compte plus. On a eu une note, c'est soldé, on passe à autre chose. C'est comme ça l'école, ça fonctionne comme ça...

MB – Ça fonctionne aussi comme la société : tout, tout de suite et maintenant, les ravages du capitalisme pulsionnel. On vit, on jette et on passe à autre chose...

Je vois naturellement partout des références à des pratiques pédagogiques empruntées à différents courants : Freinet, Institutionnel, mais aussi au protocole AGSAS ou GEASE dans l'analyse des pratiques en cinq temps, au débat philo en général, Michel Tozzi, ou encore ateliers-philo de Jacques Lévine (on s'écoute, on s'exprime, on ne juge pas, on se dépouille de son costume d'élève...). Mais justement, pour que vos savoir-faire soient adaptables ailleurs, ne faut-il pas que les enseignants les connaissent ou les pratiquent au moins un peu, qu'ils en aient sinon intégré, du moins compris l'éthique ou la philosophie d'ensemble ?

JPB – Eh oui, on est d'accord, Martine ! C'est la limite...

MS – Pour moi, la formation des enseignants passe par l'analyse des pratiques. C'est ainsi qu'après ils peuvent aller voir ailleurs. Mais d'abord se mettre en mouvement. « Pas le type de formation, comme nous disait récemment une collègue débutante, d'où on ressort en se disant qu'on est nul. Là, avec votre ouvrage, on est réconforté parce que vous dites aussi quand ça ne marche pas. »

MB – Et à ce propos, j'ai beaucoup aimé les chroniques avec lesquelles vous illustrez vos analyses. Cet aspect narratif, pour moi, c'est très édifiant. Surtout que vous n'avez aucune complaisance pour vous-mêmes... C'est ce qui contribue à rendre la démarche et les résultats crédibles. Vous relatez sans maquillage tout ce qui a pu échouer complètement malgré vos attentes. Certaines réactions d'élèves sont très dures vis-à-vis de vos propositions, et pourtant vous ne vous découragez pas...

JPB – Ça, tu peux le dire ! C'est parce qu'on était à deux. C'est important. C'est une des vertus de la coanimation ; pour pouvoir supporter toutes ces agressions : oubli de matériel, perte, absentéisme, refus de participer, propos parfois à la limite de la correction...

MS – Mais on a quand même encore ce regard de compréhension et de bienveillance vis-à-vis des élèves en question. Franchement, les élèves de LP, ils reviennent de loin. Ils ont connu cette blessure narcissique dont parle Bernard Charlot, double blessure, voire triple : ils ont eu une scolarité où on leur a toujours dit qu'ils étaient nuls, plus la stigmatisation que représente, pour certains, le passage par la SEGPA, et quand ils arrivent au LP, ils sont orientés par défaut, dans des filières qu'ils n'ont pas choisies. Souvent, ils se révoltent. C'est un travail de fond qu'il faudrait faire avec eux. Et sur un temps beaucoup plus long.

MB – En tout cas, même si au départ vous parlez d'élèves en difficulté, votre livre est un formidable plaidoyer pour une autre manière de travailler à l'école, en général, avec tous les élèves. Merci à vous, Michèle et Jean-Pierre.



Margot CE2
Ecole de Fréland